

Jouer avec les mots

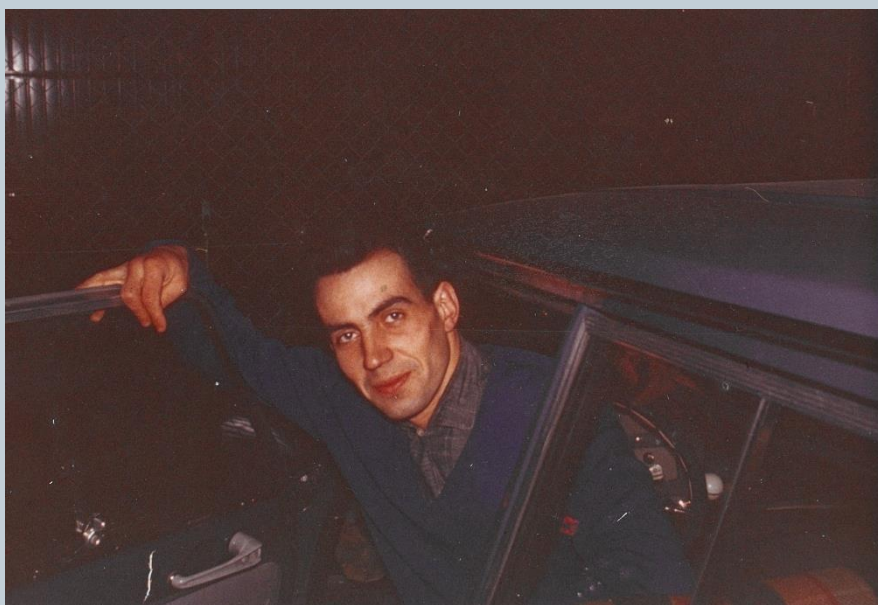


Table des matières

Remerciements.....	4
Préface.....	5
Préambule	6
La fuite des feuilles.....	7
L'approche de l'hiver	8
Une pause dans les champs.....	10
Nuit de Printemps	12
Le soir.....	13
L'ivrogne	14
Le clochard	15
Premières lueurs.....	16
La main.....	17
Une nuit mémorable	19
Escapade	21
Mauvaise éducation	24
Jeux de maux	25
Dédié à un triste inconnu souriant	26
Suite à votre demande.....	29
Conflit de l'esprit	30
Une façon de voir les choses	36
Paroles de fleurs.....	38
La citadelle de Bitche	39
Qui suis-je ?.....	41
À propos de cas ou le jeu de mots « cas » (Moka)	43
La liberté à deux	45
Quand nous serons vieux	48
À l'occasion de l'anniversaire de Michèle	49
Faut-il savoir faire ?	50
Le cancer de l'esprit.....	52
Plaisirs d'amour.....	54
À Claire.....	55
Satire de la femme.....	57
Les parents.....	59

D'une soi-disant conquête à une réelle défaite - En l'honneur de ceux qui furent, en l'honneur de ceux qui restent.....	61
Eugène et Mélanie	66
Tendre une main	68
Voyage dans la psychologie d'un pet.....	70
L'ode hypocrite	73
À l'eau Cousine.....	75
Joyeux anniversaires.....	76
L'horloge du temps	77
Souffle de bonheur.....	78
Une année de plus en moins.....	79

Remerciements

Je profite de ce chapitre pour remercier ma tante Camille Bouchet (fille de Claude Bouchet) de m'avoir transmis les poèmes de mon grand-père.

Je remercie chaleureusement Philippe Jean, pour la relecture minutieuse des poèmes à la recherche de fautes et d'erreurs.

J'adresse des remerciements tous particuliers à mon frère Louis Duchesne, pour le temps qu'il a pris pour transposer les images des manuscrits de notre grand-père en des documents textuels numériques, grâce aux logiciels à sa disposition.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont apporté leur soutien dans la réalisation de ce livre en étant disponibles pour répondre à mes questions et doutes. Je pense bien entendu à ma compagne Jeanne mais aussi à sa mère Sylvie Labatut, pour la correction de la préface.

Enfin, je remercie tout particulièrement mon grand-père CGA¹ pour avoir bien voulu coucher sur le papier ces quelques vers d'une immense sensibilité. Je lui suis infiniment reconnaissant et souhaite partager cette œuvre avec le plus grand nombre.

¹ CGA est le nom que mes cousins, mon père et moi donnons à mon grand-père Claude Bouchet. Pour plus d'information, se référer à l'ouvrage « CGA – Autopsy ».

Préface

S'il est vrai que les mots, par leurs définitions précises, entravent notre pensée et conduisent nos réflexions, ils restent le moyen privilégié de la communication humaine. Bien qu'en perpétuelle évolution, suivant les époques et les personnes, ils constituent les fondements des civilisations et des sociétés. En effet, le premier travail d'un ethnologue n'est-il pas d'apprendre le dialecte de la communauté étudiée ? Ce n'est pas Champollion qui viendra me contredire !

Gare à ceux, qui par fainéantise intellectuelle ou simple méconnaissance, ne considèrent les mots que dans leur caractère pratique. Certains groupes politiques, aux heures les plus sombres de notre histoire, en ont compris la force et ont mis en place une modification systémique du langage afin de manipuler les foules.

Mais alors, qu'en est-il des amoureux des lettres qui utilisent l'ensemble de la palette verbale afin de créer des tableaux aux multiples couleurs ? Est-il possible de lire entre les lignes et former de nouvelles harmonies à partir de notes maintes fois utilisées ? Ne trouve-t-on pas à travers cette démarche artistique une valeur bien plus grande que la discussion utilitariste ?

Mon grand-père fait partie de ces artistes, ces amoureux de la belle parole. Toujours à la recherche de nouvelles formulations, d'expressions originales ou, le cas échéant, en inventant ses propres formules (comme le mot « Schmacks », terme ineffable dont la signification chaleureuse conclut régulièrement ses lettres et que l'on pourrait traduire par « tendres bises »), il a su tirer le meilleur de nos idiomes pour traduire ses émotions et pensées. Il joue avec les détours de notre langage afin de produire une partition hypnotique et magnifique.

Le titre que je me suis permis de donner à cet ouvrage traduit cette quête de l'éloquence ainsi que son perpétuel amusement à exploiter le vocabulaire disponible pour créer de nouvelles sonorités et exprimer une infinité de sentiments !

Par cet héritage exceptionnel, il rappelle une différence fondamentale entre l'Homme et l'animal : l'art et la beauté à travers la poésie sont souvent aussi importants à une vie que le besoin primitif de se nourrir ou de se loger.

Ces poèmes constituent son legs le plus précieux. Maintenant compilés dans cet ouvrage, il vous appartient d'être ébahi par sa prose et transporté dans le monde lyrique qu'il a imaginé.

Il est des musiques qui nous accompagnent tout au long de notre vie. Je suis sûr que le lecteur saura tendre la main à certains de ses vers, afin d'accompagner sa vie d'une boussole pointant toujours dans la bonne direction.

Antoine Duchesne, 14 novembre 2024

Préambule

Il ne faut pas chercher dans les textes qui suivent, que je baptise pompeusement poèmes, une quelconque perfection dans le maniement des vers. Les phrases qui se veulent être semblables à des alexandrins sont parfois bancales.

Ces lignes ne sont que le reflet de la vision :

- D'un jeune homme devant un monde qui s'ouvre à lui ;
- D'un mari qui se heurte à une vie conjugale peu harmonieuse ;
- D'un père peu présent du fait de la séparation du couple.

Je les ai écrites à des moments précis, motivé par des faits ponctuels :

- Surpris par une découverte ;
- Déçu par une réaction ;
- Attristé par une nouvelle ;
- Furieux suite à une querelle ;
- Peiné par une incompréhension ;
- Poussé parfois par du vague à l'âme.

J'ai essayé de transcrire mes sentiments, voire ressentiments, ne pouvant dialoguer, sur du papier qui ressemble quelque part à un miroir de l'esprit ou à un confident et qui a l'avantage d'être plus conservateur que la mémoire.

Quels que soient les événements qui ont traversé ma vie, on remarquera qu'il n'y a aucune noirceur dans mes propos et qu'aucune rancune ne vient assombrir les tableaux.

L'ensemble forme un document qui laisse suinter une partie de ma personnalité.

La fuite des feuilles

L'automne de son souffle puissant amoncelle
En tourbillonnant par lui les feuilles jaunies.
Elles forment sur le sol un immense tapis
Qui prend de jour en jour la couleur du soleil.

Les arbres qui jadis de leur épais feuillage
Se dressaient magnifiques dans la vaste nature
Perdent leurs vertes feuilles, prodigieuses parure,
Elançant leurs rameaux dans un ciel sans nuages.

Obstinés ils pleurent leur mécontentement
Car ils voudraient rester toujours verts, toujours beaux,
Pour plaire de plus en plus à ce monde nouveau
Qui se désintéresse de ce changement.

Le vent qui fait gémir leurs longues branches nues
Soulève les feuilles pour les pousser plus loin
Et les laisser tomber dans un sombre recoin
Où elles pourriront, cachées à toute vue.

J'attrape l'une d'elles. Je la mets sur mon cœur
Sa couleur me ravit et fait monter en moi
Une tendre douceur qui me comble de joie,
Me ravivant l'esprit de sa douce chaleur.

Pauvres feuilles. Habit du regrettable printemps.
Pendant de longs mois on ne vous reverra plus.
Car l'injuste hiver que vous avez reconnu
Arrive jusqu'à nous sans perdre un instant.

Sidi-Bel-Abbès, 1958

L'approche de l'hiver

Adieu jours divins d'une éclatante beauté !
Adieu soleil ardent ! Adieu beau ciel d'été !
Trois mois sont passés à la vitesse du vent
Et maintenant arrive l'heure du tourment.

Le ciel gris parsemé de gros nuages noirs,
Passe tellement bas que l'on aurait cru voir
Des fantômes géants aux formes monotones
Qui courent dans le ciel, dans le vent qui chantonne.

Les arbres, jadis verts, maintenant dépouillés,
Tendent leurs bras nus vers les cieux contrariés
Qui semblent ne pas entendre leurs sourdes plaintes
Ecoutant seulement le vent et ses complaintes.

Les nids dégarnis de leur vert rideau de feuilles
Sont aussi nus que le carreau glissant des seuils.
Et les oiseaux craignant la rigueur de l'hiver
Sifflent tristement comme une brise de mer.

Les corbeaux vêtus de leur vêtement de deuil
Planent sur les forêts où les roux écureuils
Préparent leur refuge, arrangeant leur maison
Pour passer chaudement la mauvaise saison.

Puis, dehors, plus un chant, aucun signe de vie.
On ne voit dans les champs que la monotonie,
Des êtres immobiles, des chemins désolés
Parcourant la nature un instant oubliée.

Des fumées spiraleuses montent vers les cieux
Se couchant sous le vent des longs jours pluvieux
Continuent vers l'immense fleuve de nuages
Un chemin trop long pour cette modeste page.

Sidi-Bel-Abbès, 1958

Une pause dans les champs

Groupé au milieu des champs déjà verts,
Un petit troupeau broute l'herbe fraîche
Que la matinale rosée altère.
Et pendant le temps que leur mère les lèche
Les veaux blancs, avec une joie d'enfant
Regardent de leurs yeux encore voilés
Les moutons qui bondissent souplement
Dans la prairie, par le soleil chauffé.
Les quelques vaches rousses solitaires,
À l'ombre où elles se sont toutes couchées
Ruminent, de leurs lourds maxillaires
Les herbages auparavant avalés.
Elles observent muettement l'enfant
Qui de sa petite tête trop blanche
S'amuse à courir après le vent.
Bondissant à travers les vertes branches.
Le soleil de ses rayons dorés
Dans le ciel bleu reflétant l'azur,
Illumine les terres labourées
Dont les sillons traversent la nature.
Je vois au-delà des vertes collines
Des paysans labourant tout leur champ,
Et les chevaux dont la tête s'incline
Et la charrue creusant profondément.
Je vois encore à droite d'autres troupeaux
Broutant les courtes herbes lumineuses.

Et le gros chien gardant les animaux
À travers la prairie silencieuse.
Et ici, tout près de moi, j'aperçois
La rivière calme, aux eaux argentées
Qui coule sur les rochers avec joie
Emportant avec elle le passé.
Les vaches qui sont à nouveau debout
Rappelant leurs petits encor jouant
Partent ainsi accompagnées, au bout
Du champ, sans se retourner seulement.
Elles vont à l'ombre pour se protéger
Du chaud rayon du soleil du midi
Préparant une sieste méritée
En attendant de rentrer au logis.
Ce splendide et merveilleux paradis
En s'imprégnant tout entier dans ma peau
Soulève haut mon cœur déjà ravi
Qui s'enflamme pareil à un flambeau.
Mais dans ce monde tout à une fin.
Les bonnes ainsi que les mauvaises choses.
Il faut donc que je quitte le beau coin
Joyeux quand même de ma longue pose.

Sidi Bel-Abbès, 1959

Texte écrit à partir d'une gravure,

Il suffit de quelques mots pour lui donner une âme

Nuit de Printemps

La nuit étend son voile léger sur la terre.
Les arbres se couvrent de leurs sinistres ombres,
Tandis que les étoiles groupées en petit nombre
Dans le ciel apparaissent entourées de mystère.

La lune dans son lit satiné et moelleux
Montre timidement son visage doré.
Elle se mire tristement dans le lac glacé ;
Qui reflète le décor et la beauté du lieu.

Parfois un pli froisse la surface unie
Des eaux calmes et tranquilles, rêvent au clair de lune.
Un léger bruissement résonne dans la brume.
C'est un oiseau sinistre, c'est un oiseau de nuit.

La lune avance, lentement, à pas de loup.
Personne ne l'entend, personne ne l'écoute.
Elle décrit dans le ciel une grande voûte
Qu'elle paraît fatiguée en arrivant au bout ;

Sidi Bel-Abbès, 1959

Le soir

Vois-tu le soir qui tombe sur le gai vallon ?
Sur les champs mystérieux sur la terre noirâtre ?
Vois-tu ce petit troupeau que conduit le pâtre ?
C'est la vie oui s'éteint là-bas à l'horizon.

Alors que le soleil et sa belle chanson
Laissent place à la nuit, à sa voile grisâtre
La lune dans le ciel tout doucement folâtre
Au milieu des étoiles agitées d'un frisson.

De son œil unique fouillant tous les recoins
Examinant les rochers et les moindres coins
Elle cherche un lieu pour pouvoir s'admirer.

Sur l'onde murmurante d'un petit ruisseau
La lune s'accroche au fil vivant de l'eau
Et ainsi donc placée peut se dévisager.

L'ivrogne

Il titube et chancelle, et tombe lourdement
Sur la route boueuse encombrée de cailloux.
Les yeux exorbités, les cheveux dans le vent
Se dresse sur ses coudes, rampant sur ses genoux.
L'ivrogne continue d'un pas très incertain,
Sur la chaussée pavée, sa marche nonchalante.
Sa femme courageuse, hier comme demain,
L'attendra, anxieuse, jusqu'au lever du jour.
Sans songer au supplice qu'il lui fait endurer,
Nourrissant son enfant avec tout son amour,
Elle priera ardemment devant l'autel sacré.
Elle travaille le jour, gagnant un peu d'argent.
Quand son mari rentre dans sa triste tenue,
Il frappe sa femme et réveille son enfant
Et continue à boire, ayant déjà trop bu.
Pauvre petite femme et pauvre ange innocent.
Ayant tué l'épouse, l'alcool a tué le père.
Ils vivront donc ainsi jusqu'à ce que le vent
Emporte avec lui leur trop grande misère.

Sidi-Bel-Abbès, 1959

Le clochard

Habillé de haillons, recouvert de poussière,
Coiffé d'un béret noir, les souliers pleins de terre,
Un pauvre homme crasseux, courbé par les années,
La canne à la main traverse la chaussée.
Le sac à son côté balance à chaque pas ;
Tandis qu'à chaque arrêt il revient sous son bras.
Ses souliers éculés hérissés de gros clous
Font résonner le sol et rouler les cailloux.
La vue perdue au loin il fait le plus beau rêve.
Mais la faim toujours là ne lui fait de trêve.
Il s'assoit tristement sur le banc le plus proche,
Déboutonne sa veste et tire de sa sacoche
Son frugal déjeuner. Commenant à manger
Il jette quelques miettes aux oiseaux apeurés.
Il cherche du travail, personne ne veut de lui.
Alors il passe son temps sous le vent et la pluie.
Quand le soleil décline, quand l'étoile s'allume
Il se lève du banc s'éloignant dans la brume.
Et peut-être qu'un jour pendant qu'il dormira
Sans qu'il s'en aperçoive la fortune viendra.

Sidi-Bel-Abbès, 1959

Premières lueurs

Sur le sommet luisant de la blanche colline,
Où volent de joyeuses bandes de moineaux,
Où s'égaye l'onde rapide des cours d'eau,
Le soleil s'élève sur un lit d'aubépines.

La vie rustique des champs lentement s'anime.
Les paysans s'en vont sous d'immenses chapeaux,
Levant devant eux de nombreux groupes d'oiseaux
En écrasant des fleurs dont la tête s'incline.

Et voici dans les creux puissamment éclairés
Un astre flamboyant dont les rayons serrés
Frappent directement la terre bienfaisante.

Derrière leurs charrues les paysans labourent
Suivis de leur gros chien qui saute et qui court.
La chaleur dans les champs est déjà étouffante.

Agen, Lycée B. Palissy, 1959

La main

Aussi utile que la bouche
Aussi soyeuse qu'une caresse
Sensible aux objets que l'on touche
Sait se faire délicatesse.
Tendue avec amitié
Ou bien fermée par la colère
Cette main qui nous est donnée
Est notre bien le plus cher.
Elle sait se faire serviable
Pouvant devenir menaçante.
Et parfois paraître aimable
Et parfois aussi foudroyante.
Elle obéit parfaitement
Aux ordres qui lui sont donnés
Et au moindre commandement
Agit avec rapidité...
Elle est le miroir de nous-même.
Elle montre que l'on déteste
Et parfois fait voir que l'on aime.
Donnant la parole au geste
Qui ne connaît pas l'arrogance.
L'aveugle est conduit par elle.
Dans un monde de silence
Le sourd-muet n'a plus qu'elle
Étant alors indispensable.
Pour un homme équilibré

Elle peut être indésirable
Si elle est incontrôlée.
C'est par les lignes de la main
Que notre avenir est prédit
Et c'est encore à cette main
Que l'on doit toute notre vie.
Sans elle l'artisan est mort
La musique ne peut plus être.
Sans elle l'Homme le plus fort
Voit sa puissance disparaître.
Dotée de notre intelligence
Douée d'une grande souplesse
Elle indique notre souffrance
Et quelquefois notre tendresse.

Lycée B. Palissy, 1960

Une nuit mémorable

Le chahut fut total cette nuit au dortoir.
Une corde tendue entre les pieds de lit
Fit culbuter le pion dans la grande chambre noire
Où les élèves rians poussaient de grands cris.

Soudain un bref éclair troua l'obscurité.
Le dortoir aussitôt retombait dans le silence.
Le pion éclairé par la flamme bleutée
Prit le nom des élèves imitant l'ignorance.

La lueur s'éteignit et le calme aussitôt,
Laissa place au chahut, aux rires étouffés,
Aux grincements de lit et aux bruits anormaux,
Laissant le surveillant tout à fait écœuré.

Souvent il alluma le plafond du dortoir
Prenant l'identité des élèves debout
Pour replonger encor la chambre dans le noir
Sans pouvoir freiner le tumulte pour autant.

Les faux dormeurs, endormis pour un court instant,
Aussitôt qu'éteint recommençaient de plus belle.
Et les cris reprenaient, sans s'en faire pour autant,
Sans se soucier des consignes qui s'amoncellent.

Tout à coup dans le noir on entend un grand bruit,
Des clameurs étouffées parviennent aux oreilles.
Surpris par la lumière au côté de son lit
Un élève qui jure et le pion qui surveille.

Les cris continuent et le vacarme reprend.
Le pion en furie, rougi par la colère,
Agressif, frappe l'élève qui se défend,
Sans même accepter l'explication du frère.

Saisissant la gorge d'un de nos camarades,
Des propos ironiques s'échangent entre eux.
Aux mauvaises paroles, des répliques assez fades
Les firent abandonner un terrain dangereux.

Jusqu'à minuit sonnant le chahut continua,
Véritable cirque, sans aucun animal,
Où le pion comme un clown en pyjama
S'échappait, écœuré du spectacle fatal.

Agen, Lycée B. Palissy, 1960

Ne pas chercher celui qui se cache derrière un certain anonymat dans le texte. Il est tout trouvé.

Je ne peux dire qui dans cette affaire était le provocateur. Je n'étais peut-être pas innocent mais peut-être agressé

Escapade

N'entends-tu rien dans ce vallon obscur
Où les oiseaux se couchent dans leur nid,
Où coule la rivière la plus pure
Alors que le soleil dans le ciel luit ?
N'entends-tu pas ce morne silence
Qui se faufile dans les moindres branches,
Tandis que le vent frais dans sa puissance
S'amuse à naviguer sur les eaux blanches ?

Écoute ce beau chant mélodieux
Qui couvre de sa voix le vallon.
C'est la cigale, musicien ingénieux
Accompagnant le vol du papillon.
Là-haut, sur la verte cime du pin
Le bel oiseau, perché, qui s'égosille
En élançant son chant dans le lointain,
Jusque-là haut, jusqu'au soleil qui brille.

Les fleurs s'épanouissant à peine,
Observent curieusement mon visage.
Elles sont là, inclinées comme des reines
Me regardant passer, tel un vrai sage.
Tout près des eaux miroitantes et
Se tient une grenouille, être sans âme,
Écoutant le son grave de sa voix.

Je passe examinant la moindre plante,
Marchant, léger, pas à pas dans la boue
Regardant, tantôt l'onde transparente,
Tantôt écoutant le cri du hibou.

Les hirondelles, là-haut dans le ciel,
À la recherche de quelque pitance,
Passent et repassent devant le soleil,
Sans se soucier de l'univers immense.

Qui chante en passant dans les rochers.
Je prends vraiment plaisir à rester là
Tout charmé par la voix du vert vallon,
À écouter les sons graves des pas
Qui raisonnent sur un sol de gazon.
Quelle joie d'admirer toutes les plantes,
En prenant ce qu'il y a de plus beau
À écouter les oiseaux qui chantent,
À apprendre la vie des animaux.

Mes yeux ne peuvent se lasser de voir
Cette belle et merveilleuse peinture.
Aucun des peintres n'aurait pu prévoir Ce
tableau si joli qu'est la nature.
Elle renferme tout le passé des hommes
Qui s'est écoulé à travers les âges,
Et quelles que soit les façons qu'on la nomme,
Elle restera le plus beau des mirages.

Parfois Nature je sens toutes les larmes
Sur ma personne, tomber une à une.
Presque tous les jours, je revois tes âmes,
Que sont le soleil, la blafarde lune.
Quand le soir tombe, quand tout est endormi,
Lorsque les fleurs ferment leurs pétales,
Tu sembles encore plus belle dans la nuit
Plus douce encore que le chant des cigales.

La rivière qu'argentait le soleil
Est maintenant moins pure que les cieux,
Car dans l'eau, cette glace sans pareille
Les lourds nuages chargés de pluie,
Fantômes imagés de la nature
Semblent tous chanter avec harmonie
Une chanson transformée en murmure.

Doucement, sans bruit dans les eaux plus noires
Que le charbon à la lueur du jour
S'agitent dans l'obscurité du soir
Des poissons aux écailles de velours.
Ils glissent, tantôt entre les deux rives,
Sans faire attention aux herbes mêlées,
Tantôt se laissent porter par l'eau vive.

Agen, Lycée B. Palissy 1960

Mauvaise éducation

Que les hommes sont méchants et sans conscience.
Poussés par le démon ou par d'autres puissances,
Ils dérobent tout bien et mentent à volonté
Pour empoisonner la vie de l'humanité.
Leur langage incorrect entrecoupé d'injures
Frappent l'homme sensé qu'il traite de parjure.
Les amis sont trop rares dans ce monde bestial.
On ne parle qu'argent, que de la vie sociale.
D'abord tous les plaisirs après vient la famille.
On ne pense qu'à courir après toutes les filles.
Dans tous ces pays que l'on dit civilisés
Où règne l'incompréhension, la cruauté,
Où la science pousse les hommes à s'en aller
Vers les astres, vers l'univers inexploré,
Le vice attire l'humain vers l'abîme profond,
Attendant que sa proie arrive jusqu'au fond.
Ces mauvais garnements, ces hommes sans métiers,
Qui rôdent aux alentours des sinistres cafés,
Que font-ils ici-bas ? Que font-ils sur la terre ?
Eux qui passent leur vie à ne rien faire.
Que tous les parents fautifs sachent reconnaître
Que l'erreur la plus grosse qu'ils aient pu commettre
Fut de laisser aller leurs fils déshérités
Du soutien moral, tuteur trop négligé.

Agen, Lycée B. Palissy, 1960

Jeux de maux

Le mal que l'on se donne
Le mal que l'on apprend
Le mal que l'on pardonne
Celui que l'on surprend,
Tout n'est qu'affaire de maux
Et ce n'est pas si mal
D'avoir encore des mots
Pour décrire le mal.
Que ce soit mal de tête
Que ce soit mal d'amour
Le mal que l'on se prête
Et le mal en retour,
On a toujours des mots
Pour décrire le mal,
On a toujours des maux
Et ça fait toujours mal.

Agen, 1977

Dédié à un triste inconnu souriant

Bien des personnes malheureuses confondent
Un excès de colère ou de mauvaise humeur
Avec des gens qui souvent de fois se morfondent
En montrant à qui veut un visage boudeur.

Ce n'est pas parce que l'on s'engueule souvent
Pour raisons de travail ou futils motifs
Qu'il faut croire qu'on est énervé pour autant
Et créer entre nous un état explosif.

Une tension momentanée peut apparaître
Créant ainsi une atmosphère plus tendue
Mais il faut évidemment savoir reconnaître
Que notre propre joie déride les bourrus.
De même que des événements extérieurs
Peuvent influencer notre comportement
Ce n'est pas, entre nous, une raison majeure
Qu'au travail tous subissent nos désagréments.

Et réciproquement ce n'est pas parce que
Le travail peut apporter un conflit d'idées
Qu'il faut pour autant et quel que soit le lieu
Se faire la gueule même s'il s'agit d'une soirée.

Je suis bien heureux de pouvoir constater
Que l'inconnu rieur peut aussi faire la gueule

Et s'il reconnaît qu'il peut être crispé
Il sait que le sourire n'est pas à lui seul.

Il faut savoir souvent de fois faire la part des choses
Savoir créer une atmosphère détendue
Savoir supporter un individu morose
Même s'il veut rester un illustre inconnu.

Si Monsieur de La Fontaine existait toujours
Il pourrait en tirer cette moralité.
Qu'importe les pleurs de nuit si l'on rit le jour.
Il suffit avant tout de garder l'amitié.

Il est indéniable, il faut se l'avouer,
Qu'il est préférable d'avoir en face de soi
Une tête riante, une face enjouée,
Qu'un visage boudeur ou qu'un triste minois.

Et encore faut-il qu'on se le dise
Qu'il vaut mieux faire la gueule en sachant pourquoi
Que sourire, même si dix muscles suffisent,
À n'importe qui, peut-être à n'importe quoi.

Et encore vaut-il mieux, à mon humble avis,
Faire voir franchement son mécontentement
Que dans le cas où on sait pourquoi on sourit
Cacher derrière ce masque tout ce que l'on ressent.

S'il fallait se fier à la gueule des gens
Pour pouvoir conclure sur leur valeur réelle
Il est sûr que sourire ne serait pas payant
S'ils étaient considérés sur une autre échelle.

Maintenant je commence à comprendre pourquoi
Certaines personnes se reposent souvent.
Ne pas se fatiguer pour être sûr parfois
Que les muscles du rire restent performants.

Je ne sais à qui ces quelques lignes s'adressent.
Je suis sûr qu'elles parviendront à qui de droit.
L'expéditeur n'ayant laissé aucune adresse
Prouvant que sourire peut vêtir un sournois.

Agen, 1978

Petite explication :

J'étais en fonction au Centre Mobilisateur à la caserne Toussaint à Agen. J'avais la charge, entre autres, de superviser le travail d'une certaine catégorie du personnel (civil et militaire). Or il se trouvait que mes méthodes déplaisaient à une personne (civile). Celles-ci étaient contraires à ses vieilles habitudes où le laxisme était roi. Or il n'a jamais osé m'affronter et avait un comportement des plus sympathiques. Un jour il avait affiché dans un bureau, où tout le monde passait, une pancarte anonyme m'apostrophant sans me nommer. A cette affiche, par le même moyen, j'ai affiché ce poème, à la vue de tous, mais en le signant. J'ai su qui était le responsable.

Suite à votre demande

Tourner et retourner, toujours la même danse,
Voir et encore voir toujours la même chose,
Tenter de tuer ce foutu temps qui n'avance
N'est pas forcément ce qu'il y a de plus rose.

Nous possédons de charmantes infirmières,
Des arbres, des fleurs, des oiseaux et des papillons,
Et c'est certes mieux qu'un coup au derrière,
Mais de là à ce que ça soit folichon !

Quoique la cause ne soit pas pour tous la même,
Les raisons différant suivant l'individu,
Ce n'est pas pour autant que le malade aime,
Se sentir enfermé, se sentir retenu.

Inutile pour vous en législation,
Ne pouvant non plus vous offrir des fleurs,
Suivant votre conseil et sans ambition,
J'ai décrit ces lignes secouant de torpeur.

Hôpital militaire de Bordeaux, 1979

Conflit de l'esprit

Si les faits cités paraissent d'actualité,
Et si certains d'entre eux semblent d'actualité,
Les personnes sont purement imaginaires,
Même si l'on s'en fait une idée contraire.

Beaucoup de ces propos peuvent être coïncidence,
Pouvant offrir une certaine ressemblance
Entre des faits passés et cet écrit présent.
Il ne faut surtout pas y trouver jugement.

Et si tout, en fait, n'est pas pure invention
Beaucoup de choses sont de l'imagination.
Pour vous permettre de comprendre le contexte
Je vais essayer de me situer dans ce texte.
Je suis seul, assis calmement, les yeux fermés.
Je sors de moi-même pour essayer de créer
Un ménage qui, sans être vraiment le mien,
Lui ressemble pourtant sans en avoir de lien.

Je me vois plongé dans d'immenses réflexions
En me remémorant certaines situations.
Et en particulier je me revois soudain
Aux prises avec ma femme, lancé avec entrain.

Dans un vif discours, qu'une parole mal venue
Avait élevé, réaction inattendue.

Et rien ne laissait auparavant prévoir
Que le calme établi était si près de choir.

Quand tout paraît marcher particulièrement
Bien et quand tout le monde semble content
C'est à ce moment-là qu'il faut se méfier.

Le calme relatif est à peine édifié
Qu'un orage subit vous arrive dessus.
Aux mots gentils succèdent des termes tordus.
Sourires ironiques ou rictus grinçants
Masquent soudainement des faciès charmants.

Comme l'eau appelle l'eau, formant un ruisseau,
Comme un torrent furieux gonflé par ces flots,
Des paroles acerbes jaillissent des bouches
Averses glaciales comme peuvent l'être des douches.

Arrosant parfois, sans avis, le partenaire
D'un courroux justifié, d'une saine colère.
Et tout cela aurait pu en rester à ce point
Si avec, ou sans raison, l'un des conjoints
Se sentant mortifié par la conversation
S'arrange pour envenimer la discussion.

Amour propre blessé ou mot malencontreux
Propos exagérés ou termes vigoureux.
Tout dans ces cas-là semblent être un bon tremplin

Pour permettre à son tour de cracher son venin.

Des regards haineux qui sillonnent l'atmosphère
Se croisent vivement ressemblant aux éclairs.
Les propos cinglants qui frappent les partenaires
Séparent les époux comme une barrière.

On essaye pourtant des approches timides
Mais l'adversaire présent semble si rigide,
Que même ce petit pas que l'on vient de faire
Ressemble surtout à un bond en arrière.

Des silences pesants succèdent aux paroles.
Après la tempête ce calme n'est que symbole.
Chacun de son côté se ferme dans son coin,
Ignorant l'autre d'en face comme s'il était loin.

Remâchant ses rancunes, refrénant sa colère,
Surveillant le sursaut émis par l'adversaire.

Et chacun reste ferme sur sa position
Cherchant à prévoir quelle serait la punition.

Que l'on pourrait infliger pour faire comprendre
Que toutes les choses que l'on peut entreprendre
Sont souvent dues à des tortures de l'esprit
Et que le mal en fait n'en vaut guère le prix.

Les paroles amères et les rudes reproches
Limitent très souvent les possibles approches.
Un geste de colère suivi d'une punition
Peut entraîner une certaine rébellion.

Et chacun, conscient de la situation
Se cache malgré tout, simple précaution
Derrière un silence triste et gênant
Essayant de trouver le meilleur des moments
Pour, à un moment qu'il jugera opportun,
Amener le conjoint à accord commun.

Enfin un sourire qui déride un visage
Fait sentir tout à coup l'envol de cet orage.
La querelle se meurt faute de combattants
Et le ménage enfin, redevient comme avant.

Bien sûr le départ du mal n'est pas mort
Mais on ne cherche plus à savoir qui a tort.
Aux tristes paroles succèdent les caresses
Et la rage passée s'en revient la tendresse.

Et, en oubliant tout, on repart d'un bon pas
Ignorant d'un coup la nature du combat.
Ce silence subi après de forts assauts
Me surprend fortement, me réveillant en sursaut.

Mais ce rêve n'est pas seulement une image.

Qui de nous n'a subi de scènes de ménage ?
Deux êtres peuvent souvent être en désaccord.
Je reconnais que parfois j'ai quelques torts.

Et si ma femme n'a pas forcément raison
Un rien suffit pour créer la scission.

Mais il faut avant tout que la raison l'emporte.
Pour cela il faudrait que chacun fasse en sorte
D'éviter tout conflit que l'on pourrait voir naître
De juguler tout courroux et de rester maître
De nos réactions afin que la colère
Ne nous entraîne dans un jugement sévère.

Si un conflit soudain amène trop souvent
Des gestes d'humeur et des propos offensants
Se réconcilier apporte l'avantage
De prétendre enfin à la paix du ménage.

Combien de heurts ont permis de mesurer
L'étendue de l'amour qui sert à rapprocher.
Combien de heurts ont permis de mesurer
La mésentente qui règne dans un foyer.

C'est la seule dose qui sert à mesurer vraiment
Si le couple est uni ou si finalement
La réunion créée par le ménage
N'est pas alors un mythe né de cette image.

C'est tout compte fait le moyen révélateur
Qui permet aux époux, suivant l'ampleur,
De vérifier la grandeur des sentiments
Ou d'estimer l'erreur de leur rapprochement.

Une façon de voir les choses

Sentir contre soi le corps que l'on attend
La chaleur d'un sein, la caresse d'un baiser,
Toucher du bout des doigts tous les contours troublants
D'une hanche tremblante, d'une cuisse cachée.

Sentir monter en soi une douce chaleur
Qui pousse notre corps d'un élan douxereux
A couvrir l'autre corps sans la moindre pudeur
Pour n'en former qu'un avec l'aide des deux.

Sentir vibrer sous soi comme une corde tendue
L'âme du partenaire qui se donne en entier
Répondant aux baisers, aux caresses reçues
Par des gestes d'amour combien appréciés.

Sentir que l'on arrive à faire parvenir
D'une simple pression, d'un geste précis,
La passion que notre être peut contenir
Pour atteindre le niveau du calme infini.

Sentir que le désir que l'on peut ressentir
Se transmet parfaitement à notre partenaire
Pour avoir à son tour notre part de plaisir
Donner pour recevoir, tout cela va de pair.

Sentir enfin jaillir sous notre corps tremblant

Le dernier sursaut d'un spasme voluptueux
C'est sentir en nous-même que le don de l'offrant
À reçu en retour sa part de merveilleux.

Je n'ai pas noté la date mais j'avais la quarantaine bien sonnée.

Le texte n'a rien d'érotique. Il est simplement le fruit d'une analyse, qui certes peut surprendre. Il dit simplement avec des mots écrits ce que beaucoup pensent sans savoir les prononcer. Honni soit qui mal y pense.

Paroles de fleurs

Ce que l'on ne peut dire avec des mots
Disons-le donc avec des fleurs.
À elles seules elles incarnent le beau
La fragilité, le luxe et la douceur.

Elles reflètent tant de choses
Que la parole a du mal à traduire.
Par leur seule présence elles imposent
Ce que les mots ne sont pas capables de dire.

Elles savent transporter nos sentiments
Faits de joie, d'amour et de bonheur
Et savent aussi transmettre gentiment
Ce qui se trouve au plus profond du cœur.

Il suffit de les regarder, de les admirer
Pour apercevoir, du donneur, les intentions
Qu'il n'a pas su, pas pu, pas osé
Exprimer de sa voix. Les fleurs feront la transmission.

La variété de leur ligne et celle de leur couleur
La hauteur de leur tige, l'épaisseur du feuillage
La puissance du parfum ou leur légère senteur
Remplace aisément les silences du langage.

Elles sont encore là quand il y a malheur
Accompagnant un mort ou gardant un tombeau.
La couronne ou la gerbe aux multiples couleurs
Sait mieux que quiconque prendre la place des mots.

Bitche, 1980

La citadelle de Bitché

Entourée de forêts, coupée par la verdure,
Elevant son grès rose vers le ciel lorrain.
La citadelle est là, dominant la nature
Par ses sombres remparts et ses petits fortins
Assise sur son rocher, elle semble endormie.
Doutant elle-même de son utilité,
Elle essaye, néanmoins, malgré son ennui
D'imposer par sa masse, et paraître éveillée.
Comme une vieille femme, usée par les années
La citadelle semble muette et éprouvée
Elle montre au monde ses plaies
D'où la vie s'échappe par ses murs lézardés.
La mousse doucement couvre son habit rose
Les arbres, sans honte, s'accrochent à ses coutures
Supportant mal le poids que chaque an dépose
Chaque pierre, une à une, est chassée par l'usure.
Quelle tristesse de voir ces murs, gardes fiers,
Comme une bouche de vieux, offrant des gencives
Cumulées. Elle, qui voulait se montrer de fer,
Se présente maintenant, douce, presque craintive.
Vidée de ses habitants et de ses soldats
Elle repousse patiemment, pas à pas,
Elle mène son dernier combat contre la vie.
La dernière attaque que lui livre l'oubli.
Les ruines de son âme attirent encore les foules
Quelques fois des fêtes viennent battre ses flancs.

Mais plus que les rires elle supporte la houle
Et le vent s'engouffre plus souvent que les chants.

Bitche, 1982

Qui suis-je ?

Témoign de tes secrets intimes

Il assiste souvent à tes ébats cachés

Très froid les jour d'hiver et chaud quand vient l'été,

Présent dans tes moments sublimes.

Tu ne peux te passer de lui.

Il porte dans ses plis le manque de ton corps

Il te caresse et te supporte sans effort

Et il te garde chaque nuit.

Tous tes rêves lui sont confiés

Il écoute tes prières et voit ce que tu penses.

Il surveille ton sommeil, te remplissant d'aisance

Lorsque ton heure est arrivée.

Il est ton temple de l'amour

Tu lui confies tes joies ainsi que tes plaisirs

Il se donne volontiers lorsque tes désirs

Demandent souvent secours.

Sans que tu puisses t'en douter,

Il assiste, discret, à tes envies sensuelles,

Suivant de très près tes caresses corporelles.

Et compte même tes baisers.

Il est capable à tout moment

De suivre le reflet de tes lignes charnelles
Car de ton corps il courrait les moindres parcelles
Et il peut être ton amant.

Chaque jour tu es dans ses bras
Ton plus grand plaisir est d'aller le retrouver
Ton grand chagrin est de ne pouvoir y aller
Et jamais tu ne l'oublieras.

Il est témoin à tout moment
De tes peines, de tes chagrins et de tes pleurs.
Très souvent il assiste à tes douleurs
C'est le meilleur des confidents.

Souvent est-il à toi la nuit
Chaque fois sans honte tu lui livres ton corps
Chaque fois avec lui tu trouves le confort
Tu lui livres toute ta vie.

Bitche, 1983

À propos de cas ou le jeu de mots « cas » (Moka)

Avant-propos

Le BG² de Montauban ressemble à s'y méprendre à une structure nationale, il se présente sous la forme d'une pyramide ou s'échelonnent les différentes couches de la société et où s'étagent les niveaux d'autorité.

Il est intéressant de s'arrêter un moment sur l'exemple que nous avons sous les yeux. Il n'est pas question d'étudier chaque individu de notre établissement mais d'essayer d'analyser, cas par cas, les cas qui présentent des cas.

Corps du Sujet

Comme de bien entendu. Il faut commencer par la tête. Nous avons la joie d'avoir au sommet de la pyramide (ou presque) le cas bossé (*cabossé*) : compte tenu de sa stature et de sa position hiérarchique, il ne peut s'agir que du cas haut (*cabot*). Comme en premier lieu nous examinons les extrémités, voyons ce qui se passe à la base de cette pyramide. Il y a des gens de petite taille (en particulier au BCP³). On ne cachera pas, pour celui qui a toute sa tête, qu'il s'agit des cas PITET⁴ (*décapité*) ; on peut parler dans ce cas du cabas (*cabas*). Bien sûr, il est certain qu'entre le sommet et la base ; il y a beaucoup de personnes. Dans tous les recoins du système, des cas nichent (*caniche*). IL y a des CARRON (*cas rond* qui roulent leur peine. Il y a des personnes qui sont toutes en nuances ; il s'agit des cas MAILLEU (*camaiéux*) et puis il y a aussi ceux qui cherchent un quelconque avancement. Les cas « lèche » (*calèches*) botte. Compte tenu du silence de la foule, on s'aperçoit que parmi les présents qu'aucun cas n'a ri (*canaris*) ; il faut dire que parmi nous se trouve des cas nuls (*canules*) équivalents des cas ratés (*karaté*) et si certains s'estiment assez intelligents pour émettre une certaine science qui sent le mois, il ne peut s'agir que de cas rances (*carences*). On ne peut éviter les médisants, les méchants. De toute évidence, il ne faut pas écouter les cas rosses (*carrosses*). On trouve aussi le cas ni balle (*cannibale*), ni ballon qui rebondit à la moindre injonction allant au gré des événements. Par contre, il y a des cas sûrs (*cassures*). Le besogneux qui quitte le boulot après les autres rejoignant leur domicile à des heures avancées. Rendons hommage à ceux que l'on pourrait appeler les cas tard (*cathares*). Il y a aussi des personnes qui sont imperméables à tout : que voulez-vous faire contre ces cas lisses (*calices*) ? Il faut reconnaître aussi qu'il y a des gens qui s'en foutent : par exemple chez nous le BMG n'est pas à la hauteur concernant les conditions de travail : il y a le cas SANCHEZ (*sans chaise*), c'est renversant.

Conclusion

Si dans ce texte vous ne vous sentez pas visé et que vous n'êtes pas reconnu, sachez que vous êtes parmi tant d'autres ; certes vous ne ressemblez à personne car il est certain que chaque cas n'a son pareil (*canasson*).

² Fait référence au « Bataillon du Génie », où a travaillé CGA à Montauban.

³ Fait référence au « Bataillon du Chasseur à Pied », où a travaillé CGA à Montauban.

⁴ Les noms en majuscules correspondent sûrement aux noms de famille de collègue de travail.

Au deux MEURANT (*demeurant*) malgré chaque cas bosse (*cabosse*) dans son coin et chacun des cas fouille (*cafouille*) dans son domaine afin que chaque cas, hautement (*cabotement*) puisse éliminer le cas des (*cadets*) supérieurs pour un meilleur avancement. Nous faisons tous parti du lot car chacun de nous est un cas spécial et spécial tous les cas le sont (*caleçons*).

Sainte Barbe, 1983

Il est de tradition, pensant les intermèdes du repas, que chaque service anime à sa façon. J'ai donc fait une petite oraison personnelle pour me moquer gentiment des gens en profitant des atouts de la langue française.

La liberté à deux

On prononce souvent le mot de liberté
Mais il ne reste pourtant qu'à l'état d'idée.
La liberté de tous ne peut pas exister
Sans que celle des autres en soit empiétée.
Les partenaires d'un couple, dans un ménage
Sont soudés entre eux par une entrave morale.
Cette soudure qui ne fait qu'un des rouages,
Divise la liberté en deux parts égales.
Il ne peut exister deux patrons ou deux maîtres
Pour diriger une même institution
Et dans la famille le pouvoir ne peut être
Établi sur la base d'une imposition.
Le membre d'un couple n'est pas dépositaire
Seul, de la puissance qui régit un foyer.
Les directives appartiennent aux partenaires.
Pour éviter que l'un ou l'autre soit lésé.
La liberté de l'un doit apporter à l'autre
Les mêmes avantages qu'il s'était donné.
De plus, il est normal pour conserver la nôtre
De savoir préserver la double égalité.
Le lien du mariage est plutôt gênant
Il oblige à établir des concessions
Il impose le partage des sentiments,
Et demande à créer des répartitions.
La juste égalité de la femme et de l'homme
Permet de créer une concertation

Et si c'est une chose qui est bonne en somme
Elle est problème à la réalisation.
Toute la difficulté réside surtout
À mener le conjoint sur un terrain d'entente,
Et même si les accords ne sont pas un tout
L'atmosphère n'en devient que plus rassurante.
Faut-il encor que les projets faits soient tenus.
Des cahots peuvent survenir en cours de route.
L'entente établie devient superflue
Transformant la confiance en pénible doute.
La liberté est notre plus chère conquête.
Il faut savoir reconnaître celle des autres.
Et si on ne veut qu'elle devienne défaite
Il faut leur donner les mêmes droits que les nôtres.
Savoir donner un peu de liberté
C'est peut-être savoir en gagner un peu plus.
Si parfois il faut combattre pour la garder
Eviter de prendre celle qui ne nous est due.
Chacun dans ce monde a sa petite place.
Épouse ou époux a droit à ce partage.
La paix à ce seul prix évite la menace
Qui peut atteindre l'intégrité d'un ménage.
La liberté à deux n'est pas deux libertés.
Tout est mélange d'indépendance réciproque
Tout en évitant comme ce terme l'évoque
D'en profiter pour s'évader sans partager.
Partager sa liberté c'est prétendre pour nous
Ce qui nous revient auquel vient s'ajouter

Une partie que nous concède l'autre époux.
La liberté est une sorte de contrainte
Dont la limite nous est fixée par autrui.
Si l'on veut en profiter sans créer de plaintes
Il faut savoir donner autant que l'on a pris.

Quand nous serons vieux⁵

Quand tu seras vieille, que je serai vieux
Quand les ans pèseront sur nos épaules frêles,
Quand le temps changera la couleur des cheveux
Quand nos yeux montreront qu'une faible étincelle
 Le temps n'aura aucune raison de compter
 L'horloge n'aura aucun besoin de sonner.

Quand nos rides creuseront de profonds sillages
Quand les rigueurs du temps feront craquer la peau
Quand nous aurons passé l'âge d'avoir un âge
Quand notre corps raidi ploiera sous un chapeau
 La vie sera creuse et vidée de tout sens
 Le vide sera alors notre seule existence.

Quand je serai vieux et que tu seras vieille
Quand mon bras te servira d'appui incertain,
Quand pour entendre ta voix, je tendrais l'oreille
Quand notre vie s'accoudera de nos mains.
 Le silence du jour sera notre seule ami
 Le vide de la nuit sera notre souci.

Bitche, 1983

⁵ Ce poème n'ayant pas de titre, je me suis permis de choisir celui-ci.

À l'occasion de l'anniversaire de Michèle⁶

Qu'importent les heurts, qu'importent les querelles
Il faut oublier en ce jour d'anniversaire
Ce qui nous sépare et sa suite de séquelles
Ce qui nous meurtrit dans l'esprit et dans la chair.

Laissons passer toutes les rancunes, les rancœurs
Je tends vers toi ce jour une amicale main.
Oublions aujourd'hui les peines et les pleurs
Il sera encore temps d'ouvrir les yeux demain.

Je voudrais que ce jour soit pour toi toute joie
Je voudrais que sur tes lèvres apparaisse un sourire
Je voudrais que le soleil du cœur s'ouvre vers toi
Je voudrais en ce jour éviter un soupir.

Je te souhaite donc un bon anniversaire.
Je remets dans tes mains tous mes vœux de bonheur,
Modeste cadeau certes, mais ô combien sincère,
Que ces quelques mots t'apportent un peu de chaleur.

Limoges, le 25 septembre 1984

⁶ Michèle est ma grand-mère, Michèle Moro.

Faut-il savoir faire ?

Faut-il ?

Faut-il des « je t'aime » pour prouver son amour ?

Faut-il des sourires pour démontrer sa joie ?

Faut-il voir le soleil pour se dire bonjour ?

Faut-il s'agenouiller pour démontrer sa foi ?

Faut-il toujours parler pour convaincre autrui ?

Faut-il être pressé pour pouvoir entreprendre ?

Faut-il aussi courir pour montrer qu'on s'enfuit ?

Faut-il être compris pour espérer comprendre ?

Savoir

Savoir autour de nous écouter le silence.

Savoir reconnaître dans les yeux le « Je t'aime ».

Savoir dans le noir rencontrer une présence.

Savoir dans un regard dépister une haine.

Savoir dans un seul geste apercevoir l'amour.

Savoir au moindre mot éviter la discorde.

Savoir en une phrase éviter un discours.

Savoir faire un choix, entre l'échelle et la corde.

Faire

Faire son petit nid pour se mettre à l'abri.

Faire de sa vie une réussite complète.

Faire sourire quand se présente l'ennui.

Faire de son foyer une petite fête.

Faire d'une menace un geste de tendresse.
Faire don de soi pour une bonne cause.
Faire que le poing tendu soit une caresse.
Serve que notre vie serve à quelque chose.

Faut-il savoir faire ?

Faut-il savoir faire ou faut-il savoir faire faire ?
Faut-il savoir faire sourire notre entourage ?
Faut-il savoir faire parler ? Faut-il se taire ?
Faut-il savoir faire jouer notre courage ?

Faut-il savoir faire l'âne pour avoir du son ?
Faut-il savoir faire l'amour et s'en contenter ?
Faut-il savoir faire de l'esprit pour être con ?
Faut-il savoir faire juger sans condamner ?

Que ce soit coup ou bise
Que ce soit la paix, la guerre
Chacun fait à sa guise.
Faut-il savoir le faire.

Limoges, septembre 1984

Le cancer de l'esprit

On ne sait jamais ce qu'il peut nous arriver,
Mais un jour ou l'autre il pourrait se présenter,
Une situation où on est amené
À comprendre le pourquoi et à en juger.
Vous est-il arrivé d'être infiniment seul ?
Seul au centre de milliers d'individus.
Vous est-il arrivé d'être infiniment seul ?
Alors qu'autour de vous tout bouge et tout remue.
Vous remâchez sans fin les images passées,
Vous revoyez les visages familiers ;
Vous revivez tout dans le fond de la pensée
Même ce que vous croyez avoir oublié.

On attend peut-être le coup de téléphone
Qui nous rassurera sur les êtres laissés,
Et on sursaute à chaque sonnette qui sonne
En espérant que cela vous est destiné.
Triste figure après une déception.
Alors on attend et l'oreille à l'écoute
Guette les sonneries avec émotion.
Le temps passant s'installe amèrement le doute
Mais l'espoir pour le téléphone n'est pas encore mort,
Car quelle que soit l'heure-vous pouvez être appelé.
Et il y a en nous un espoir qui dort,
Est-ce que le courrier n'est pas encore arrivé ?
« Il n'y a rien pour vous peut être demain

Verra venir quelque chose en votre faveur ? »
Effectivement il se pourrait que Sa Main
Puisse faire pour vous un immense bonheur.
Malgré les contenance que vous pourrez prendre
Vous ressentirez une anxiété qui ronge.
On voit sur votre visage le mal s'étendre
On voit dans vos yeux ce cancer qui s'allonge.
Le cafard soyez sûr est une maladie
C'est le cancer du moral, celui de l'esprit.
Il s'étend, il s'allonge amenuisant la vie ;
Car il arrive aussi à couper l'appétit
À vous empêcher la nuit de vous endormir,
Favorisant encore plus votre isolement,
Vous interdisant de lire et même d'écrire,
Vous rendant grognon aussi, peut-être méchant.
Il oblige à rester seul avec vos idées ;
Idées obscures vous colorant la vie en noir,
Idées qui ne sont pas et celles inventées,
Idées vous stimulant pour fumer et pour boire.
Combattre le cafard demande assistance
Et la main secourable qui se montrera,
Est un appui certain, vraiment la seule chance
Pour celui ou celle d'entre vous qui aura
Un moral dérivant vers l'anxiété.
Que cette main n'oublie qu'elle peut faire un mot
Un numéro d'appel un geste de bonté,
On attend beaucoup d'elle, ce n'est pas un vain mot.

Plaisirs d'amour

Il est toujours agréable d'entendre
Parler d'amour et de tous ses bienfaits
Mais tous les plaisirs que souvent il engendre
Peuvent amener à créer des méfaits.
Certaines personnes souvent confondent.
L'amour bien fait aux plaisirs de l'amour.
Et si pour elles tous les mots se fondent,
Il ne reste que les maux de l'amour.
Comme l'on dit souvent, ne pas confondre
Une petite nichée de pinsons
Avec comme l'on se plaît à répondre,
Une légère pincée de nichons.
Et cela amène bien entendu
À confondre quelques douces caresses
À une sinistre partie de cul
À une séance de pinces fesses.

À Claire

Je vois en lisant le dernier courrier reçu
Que ta plume est aussi vive que ton esprit
Et si j'en ai bien compris le contenu
L'agacement accompagne ton ironie.

Il ne faut pas enfourcher tes plus grands chevaux
Mais il faut comprendre de par ton ignorance
Qu'on ne peut pas deviner les joies et les maux
Que ne peut expliquer un excès de silence.

Il faut aussi savoir et cela tu t'en doutes
Que le devin que je suis n'est pas assez grand
Pour pouvoir extrapoler sans le moindre doute
Ton silence présent au silence suivant.

Il ne s'agit certes pas d'une surveillance
Mais simplement je le crois de pouvoir combler
Même si tu ne l'admet pas, c'est sans importance,
Disons ma légitime curiosité.

Si des arguments que tu peux avancer
Je n'en écarte aucun, car ils me semblent bons
Il n'en reste pas moins, je persiste à penser,
Qu'à un des moments « un angle » peut être rond

À chacun ses maux, à chacun sa douleur.

En aucun cas je ne ferais de despotisme
Et si chacun reste sur ses joies ou ses pleurs
Il faut éviter à tout prix l'égoïsme.

Et ceci étant dit arrêtons là l'escrime
Chacun prie son Dieu, chacun à sa manière.
Essayer de comprendre c'est déjà de l'estime.
Alors composons, sans faire marche arrière.

Lille, mai 1987

Écrit suite à une réception d'une lettre dont je n'ai plus souvenance du contenu. Ce texte n'a jamais été transmis.

Satire de la femme

Doit-on prendre la femme comme le jouet de l'homme ?
Ou doit-on la considérer comme une bête de somme ?
Les uns l'appellent moitié, les autres Ministres,
D'autres encore font une tête sinistre
En appelant leur conjointe « Mon Adjudant ».
Ou encore ma poule, mon poussin, mon canard. C'est amusant
Des Loulous, des mon Chou, il y en a pour tous les goûts
Si l'on parle des chéries on ne peut en venir à bout.
Enfin bref : Elle passe par tous les qualificatifs
Et j'en saute sûrement tant ils sont excessifs.
Ces surnoms en fait donnent par transparence
Le poids que la femme fait sans en montrer l'apparence.
Est-elle autoritaire ? On la traite d'Adjudant
Tient-elle le porte-monnaie ? Il est évidemment
Appelée la ministre des finances.
Je n'irai pas à pousser l'indécence
Jusqu'à dire que c'est par son long nez
Que le mon poussin ou ma poule lui est donné.
Ce n'est pas non plus à sa voix fluette
Qu'on l'appellera forcément ma Biquette.
Il est drôle en effet de remarquer
Que les animaux sont à l'honneur dans les sobriquets
Il existe des personnes plus poétiques
Elles assaisonnent leur femme de relents exotiques.
Mon papillon bleu, mon oiseau des îles.
C'est évident romantique mais le choix n'est pas facile

Traiter son conjoint de piranhas de mon cœur
De kangourou, de chameau ne paraît guère flatteur.
On fait tout pour enjoliver la femme
Mais le surnom que l'on donne ne reflète pas toujours notre état d'âme
Je connais des personnes qui se lancent des chéris
Essayant de cacher les déboires de leur vie.
Des chéris en veux-tu en voilà
Et je t'en mets par ci et je t'en mets par là.
Ce mot est devenu tellement courant
Qu'il convient parfaitement à tous les tempéraments.
C'est en définitive mot passe-partout
Qui a l'avantage de camoufler tout.
Même si l'on considère que la femme doit être
Une bête à tout faire, un passe-temps, le gardien du bien-être,
L'homme pense avant tout à flatter l'âme sœur
Par des titres ronflants enrobés de douceur
Ne dépeignant nullement sa façon de penser
Essayant même dans certains cas de la camoufler
Inventant ses grimaces verbales et choisies
En lançant à tout vent des Loulous, des Chéries.
Si la femme était vraiment pour l'homme un jouet
Il serait inutile de chercher de flatteurs sobriquets.
Ne la prenons pas non plus pour un instrument de plaisir
Car elle sait s'imposer tout en sachant chérir.
Bête de somme n'y comptons pas non plus
Elle sait mieux que quiconque nous en mettre plein la vue.

*Faut-il croire le chanteur Jean Ferrat qui disait dans une de ses chansons « La femme est l'avenir de l'homme ».
Le poème d'origine est de Paul Eluard.*

Les parents⁷

Enfant, enfant on t'agresse
On t'aime, on te loue, on te blesse.
Tu es né sans rien demander
Chacun à sa façon veut te modeler.
Faire de toi l'image que l'on espérait pour soi.
On viendrait te faire acquérir une vie de roi
On ne t'a jamais consulté.
Et on oublie souvent de te questionner.
Veux-tu choisir tes parents, tes frères tes sœurs ?
Veux-tu voir ta vie avec cœur ?
Tu n'as pas eu la chance de naître adulte
On te lance dans la vie comme une insulte
Ton germe est né d'une étreinte amoureuse
Ou, il est issu d'une agression crapuleuse.
Certains souhaitent lourdement ta venue
Et ils vont de déconvenues en déconvenues.
D'autres voulaient un plaisir passager
Et de toi ne veulent plus jamais entendre parler.
Les êtres qui t'ont fait découvrir le jour
N'ont pas toujours réfléchi aux conséquences de leur amour,
Que les étreintes aient été sérieusement désirées
Que les résultats aient été savamment calculés
Que les rapports aient été frauduleux ou volés.

Et toi tu es là, tu es venu, tu es arrivé.

⁷ Ce poème n'ayant pas de titre, je me suis permis d'en choisir un.

Comment veux-tu dans ces conditions
Qu'il y ait une règle définie d'éducation ?
Maintenant que tu es là, que peut-on faire pour toi ?
Tu es attendu ? Le plaisir est en immense
Le père est joyeux, la mère est en transe.
Tu arrives sans t'annoncer !
L'atmosphère déjà tendue devient glacée.
D'un autre côté tu vas combler ton environnement
Et de l'autre tu vas aggraver les tourments.
Pourquoi te faire subir dans l'ignorance
Ou la foi des uns ou des autres la souffrance ?
Tu es arrivé suite à un appel
Quel que soit le motif tu n'en es qu'une séquelle !
Tu peux te complaire dans le milieu réservé
Tu peux dès le départ être éliminé.
Ta vie est à la merci d'un vent douteux
S'il est clément tu es heureux.
Ou s'il est d'une extrême violence
Dès le début tu bannis ta naissance.
De sa vie un adulte choisit
Au départ de la tienne tu subis
Et si a priori au départ cela n'a aucune incidence
C'est un fait qui est porteur d'une immense souffrance.
La vie complète d'un être est entièrement dépendant
Du premier à qui on fait naître que l'on nomme « les parents »

Montauban, 1992

D'une soi-disant conquête à une réelle défaite - En l'honneur de ceux qui furent, en l'honneur de ceux qui restent

Toi, Mathurin, qui viens de ta Beauce natale,
Toi, Heinz, originaire d'Alsace alors en guerre,
Toi, Gomez, qui fuyant l'Andalousie ancestrale,
Toi qui quittas l'Italie où est né ton père,
Qu'êtes-vous venu faire sur ces terres incultes ?
Imposé pour certains et choisi par les autres,
Ce voyage était-il un espoir, une insulte ?
Avez-vous cru, de la conquête en faire la vôtre ?
Un horizon nouveau était alors ouvert.
Sur le même bateau, l'Alsacien retrouve
Le Titi semblant perdu dans cet univers,
Le Ch'ti que la dureté de la mer éprouve.

Sans le savoir, nos aïeux furent des héros.
Pourtant, rien dans leur vie ne permet de dire
Qu'un acte spécial souleva les bravos
D'un peuple en extase, d'une foule en délire,
Leur bravoure était simple et leur grandeur modeste.
Ils n'avaient pour armure que leur simple courage.
Armés de leurs bras vigoureux, puissants et lestes,
Ils bâtirent leur vie avec fougue, avec rage.
Quels que furent leurs motifs ou leurs besoins,
Il faut les saluer pour tout ce qu'ils ont fait.
Il fallait oser, laissant le peu de biens
Qu'ils avaient, pour un rien qui les attendait.
Poussés par un espoir, avec comme bagage,
La solide volonté de tout reconstruire,
D'un pied sûr, comme attirés par un mirage,
Ils allèrent forger le nid de l'avenir.

Il fallait avoir la force de s'arracher
Du sol ancestral qui les avait vus naître.
Il en fallait du courage pour tout laisser,
Tout ce qui était cher : leurs coutumes et les êtres !
Ne fallait-il pas un caractère trempé,
En ayant un acquis, traquer l'incertitude ?
Ne fallait-il pas une forte volonté,
Contre un simple bien-être, choisir une vie rude ?
Peut-être ignoraient-ils ce qui les attendait,
Victimes d'une publicité mensongère.
Il se peut que l'aventure les attirait,
Certains fuyant les intrigues policières.
Quelques-uns d'entre eux étaient des artisans nés,
Maniant le rabot, la varlope et l'enclume.
Comme les paysans, ils se sont décidés
À porter ailleurs le métier qu'ils assument.
De nombreux émigrés n'avaient comme pelure
Qu'une vie paysanne auréolée de terres.
Leur dur labeur, seule richesse, simple parure
Assurait à peine leur soif journalière.
On ne part jamais sans laisser derrière soi
Un être, un objet, un regret ou un soupir.
Et le cœur plus dur et toujours en émoi,
En laissant un passé, une larme, un sourire.
Ils ont osé. Ils sont partis. Ils furent là.
Avec leurs bagages minces, ils sont ébahis.
La rudesse du climat et la malaria
Se présentent, déjà, comme des ennemis.
A peine arrivés à leur destination,
Ils essayèrent de tirer de leurs terres avarès
Des petites récoltes et de faibles moissons,
Construisant l'avenir, évitant le hasard.
Épuisés par le climat et les maladies,

Affaiblis par les embuscades rebelles,
Diminués par la rudesse de la vie,
Ils firent face à l'Islam, eux, les Infidèles.
Saluons au passage leur ténacité ;
Découragés, peut-être, ils seront obstinés
À forcer le destin et prendre leur destinée,
Comme un vulgaire otage qu'ils voulaient maîtriser.
Ils ne feront pas un retour en arrière.
L'aridité du sol n'a pas la dureté
Des résolutions dont ils furent tous fiers.
Vaincre, malgré tout et surtout, l'adversité.

Et le temps s'écoulant, ils durent à leur tour
Mêler leurs cendres fatiguées à cette terre
Qu'ils avaient combattue, vaincue, jour après jour,
Laissant derrière eux un meilleur univers.

L'histoire à son tour, reprit d'une main vulgaire
La maîtrise des affaires que la politique,
Aveugle, inhumaine, dure et autoritaire,
À tranché dans le sang, sans la moindre logique.

Les enfants, les petits-enfants de nos aïeux,
Le cœur désespéré, les yeux, remplis de larmes,
Laissant l'Afrique et ses rivages radieux,
Reprennent, traumatisés, le chemin des drames.
Comme leurs grands-parents, plus d'un siècle avant,
N'ayant pour tout bagage que l'indispensable,
Faisant un sens inverse, comme des repentants,
Ils n'eurent que la qualité d'indésirables.
Tous ces misérables ont laissé derrière eux
Une vague de sang, une valse de pleurs,
Les cris de la misère et les os des vieux,

Des tombes fouillées et des gerbes de malheur.

La langue comme les hommes, elle aussi évolue.
Pendant une époque, il s'agissait d'émigrés.
Les gêneurs du moment étaient les bienvenus.
Peupler un territoire ou s'en-débarrasser !
Quand des années après le courant s'inversa,
Quand les enfants furent nommés « rapatriés »,
Ce fût un peuple de gêneurs qui débarqua
Ici, où personne ne l'avait invité.

À toi Pérez, l'Espagnol fuyant la misère ;
À toi, l'Italien qui vogua vers l'espoir ;
À toi, l'Alsacien expulsé par la guerre ;
À toi, Martin laissant, derrière toi, tout choir,
Vous avez droit, quelles fussent vos opinions,
À d'éternels vivats, à d'immenses bravos.
Nul ne peut contester toutes les ovations
Que l'on peut faire, de bon droit, à vous, les héros.

Cet héroïsme, par tous, ne sera pas compris.
Nos ascendants n'ont rien fait d'extraordinaire.
Leur raison de vivre leur servit de fusils,
Et souvent, elle seule, leur servit de bière.

De cette terre sauvage, vous avez su tirer
Tout ce que les autres, avant vous, n'ont pas su faire.
Grâce à vous sont nés le blé, la vigne, les cyprès,
Seuls témoins des viols des cimetières.
Toi, maréchal-ferrant, qui martelas l'enclume
Et toi, le docteur qui soulageas la souffrance,
Et toi, le cantonnier répandant le bitume,
Croyez-vous que votre vie fût une ingérence ?

Vous êtes tous arrivés, victimes d'illusions.
Vous avez combattu des ombres éphémères.
Vous avez usé avec force et passion
Votre destinée tout en pensant bien faire.

Où sont, à l'heure actuelle, les os de nos grands-pères ?
Par la tombe béante, le vide apparaît ;
Tout, après vous, est reparti en poussière,
Seule, notre mémoire tente de résister.
Même si la grandeur de l'œuvre accomplie
Est enfouie sous un tas de cendres éventées,
Votre héritage légué ne s'est pas enfui.
Dans notre esprit il est encore enraciné.

Dormez tous en paix, car tout n'a pas été vain.
Si de votre sueur, rien ne nous est resté,
Vous nous avez appris à forger pour demain
La vie de nos enfants avec force et respect.

Montauban, 1993

Eugène et Mélanie

Laissant derrière eux leur Charente natale,
Leurs terres, leur maison, leurs familles et leurs amis,
Tournant le dos à leur attache ancestrale,
Partirent pour l'inconnu Eugène et Mélanie.

Ils ne faisaient pas partie de la gent aisée.
Mais le besoin n'était pas l'élément moteur
Qui soudain les forcèrent à tout abandonner
Alors qu'ils avaient déjà toit, terre et labeur.

Quels que puissent être les motifs qui les poussèrent,
Armés de leur courage ils prirent pour cible
Un destin peu sûr, une vie aventurière
Dont la finalité n'était pas très visible.

Peut-être ont-ils eu une larme, quand disparut
Au loin, dans la brume la terre de leurs ancêtres.
Peut-être ont-ils simplement fixé l'inconnu
Pensant à la nouvelle vie qui allait naître.

Leurs débuts sur cette dure terre d'Afrique
Ne furent pas, apparaît-il, des plus heureux.
Et la raison prenant le pas sur le magique
Par la force des choses ils quittèrent Saint-Leu.

Tassin, village à peine sorti de terre,
Accueillit les familles Foucher et Bouchet.
Les lots donnés à ces nouveaux concessionnaires
Ont vu la naissance d'une longue lignée.

La rudesse du climat et les sols arides,
Cette terre assoiffée et le soleil ardent,
N'ont pas empêché l'apparition des rides,
D'élever en ce lieu de nombreux enfants.

Eugène le premier quitta cette terre.
Il avait accompli une vie peu banale.
Dans ce sol africain, dans ce cimetière
Il emmène avec lui sa Charente natale.

Il légua à sa femme le fruit de son labeur.
Certes, ce n'était pas le Pérou, loin s'en faut.
Mélanie attendait bon an mal an son heure
Que l'appel sonna pour aller au tombeau.

Et ton tour arriva à quatre-vingt-douze ans.
Derrière elle restait une famille nombreuse.
Elle était loin de se douter en partant,
Qu'elle léguait à ses enfants une vie douteuse.

Eugène et Mélanie en quittant Peugrignoux
Ne se doutaient pas qu'un jour allait arriver
Qu'il fallut quitter Tassin et tout
Ce qu'ils avaient construit, ce qu'ils avaient gagné.

Laissant tout derrière eux, à leur tour les enfants
Cette fois en sens inverse firent le voyage.
Leurs larmes remplacent la sueur des parents
Arrosant cette terre, en tournant une page.

Montauban, février 1993

Eugène et Mélanie étaient mes arrière-grands-parents maternels (parents de ma grand-mère Valentine). Ils ont quitté leur village natal de Peugrignoux (Charente-Maritime) pour aller s'installer en Algérie, dont toute la descendance est issue.

Tendre une main⁸

Préoccupés par tous nos soucis personnels
Aveuglés par l'attrait d'un confort moelleux,
Il est très facile de fermer les yeux
Sur un monde qui attend sans bruit, sans querelles.

Pourtant autour de notre modeste personne
Sévissent, insidieux, de sinistres fléaux.
Bien des êtres silencieux, supportent leurs maux
Espérant simplement que leur guérison sonne.

Pour celui qui le veut, il est permis d'entendre
La prière muette de l'adulte, d'un enfant,
Qui sans une plainte attend désespérément
Un signe que beaucoup refusent de comprendre.

S'agit-il de mépris ? S'agit-il d'ignorance ?
Est-il permis de croire que ce monde impossible
S' imagine que les maladies soient invincibles
Alors qu'un peu de soi donne à l'autre sa chance ?

Pour celui qui le veut, il est permis de voir
Cet enfant sur son lit, cet homme dans son fauteuil,
Attendant sans y croire, comme un ultime orgueil
La naissance d'un geste nourrissant son espoir.

⁸ Ce poème n'ayant pas de titre, je me suis permis d'en choisir un.

Espoir ! Mot qui ne paraît pas dans l'ordonnance
Bouée de sauvetage permettant au malade
D'attendre, d'un étranger ou d'un camarade
Le don bienvenu soulageant la souffrance.

Le peu de nous-même que nous pouvons donner
Peut sans dommage pour nous, sauver une vie,
Sortir de l'incertain un homme en sursis
Ramener à notre niveau le condamné.

Il faut ouvrir les yeux par ce qui nous entoure ;
Voir tendue vers nous cette main presque peureuse,
Quêtant un peu de sang, un peu de moelle osseuse
Un peu d'amitié, peut-être un peu d'amour.

Il faut songer parfois que nul n'est à l'abri.
Peut-être qu'un jour aussi nous aurons besoin
De l'amitié des autres ainsi que de leurs soins
Et nous serions heureux si nous étions compris.

Le don d'un peu de soi permettra sans souffrance
D'aider la médecine à sortir victorieuse
Transformant l'agonie en une vie heureuse
En rendant réel ce qui n'est qu'espérance.

Voyage dans la psychologie d'un pet

On peut dire au départ qu'un pet est un bienfait divin. Certains déjà peuvent penser que les deux derniers mots de la phrase précédente sont pléonasme. Il n'en n'est rien. DIEU dans sa miséricorde ponctue de temps à autre sa politique, par-des sanctions des punitions qui, fussent-elles divines n'en sont pas moins contraignantes. Or dans le sujet qui nous préoccupe, l'Etre Suprême, dans sa grande mansuétude, a doté notre organisme d'un système, qui, bien que mal vu par une société soi-disant bien-pensante, nous permet, si ce n'est juguler l'origine de notre malaise, du moins soulager la gêne qui nous entrave.

Le pet, ce mot déplaisant, qui heurte les tympanes les plus sensibles en froissant les narines les moins fines, mérite que l'on s'arrête sur son cas un instant.

Il a peut-être tout pour déplaire au départ, mais bien contents sont ceux, avec des méthodes différentes, vont s'en servir pour éliminer un embarras qui se transmet sous d'autres formes à un environnement qui, souvent est obligé d'en prendre son parti alors qu'il n'avait rien demandé.

Il est intéressant de mener une étude qui permettra de suivre son évolution depuis la naissance de l'individu, en passant par la psychologie de la personne, pour mourir souvent de fois après le décès du porteur.

Le pet naît en même temps que l'enfant. Il est présent mais incontrôlable. Possédant au départ un tempérament très indépendant, il ne demande rien à personne pour s'extérioriser.

Il faudra attendre quelques années pour que le support de la sensibilité consciente des mouvements volontaires et de l'activité physique puisse contrôler les muscles intéressés. Ceux-ci sont alors soumis aux ordres du cerveau qui pourra juguler à volonté une éclosion publique ou favoriser une réserve intime.

À partir de ce moment on entre dans le domaine technique.

Ce n'est pas tout d'avoir les ingrédients nécessaires, il faut par un savant dosage manier :

- La puissance de la propulsion ;
- L'intensité et la modulation du son en étudiant le degré de pénétration dans l'atmosphère du pouvoir odoriférant du flux.

Remercions Dieu de sa grande bonté, car il a permis avec la maîtrise de ces différents paramètres, de pouvoir satisfaire, dans le domaine de la perception, même les personnes atteintes de surdité.

Avec l'âge et l'expérience certains deviennent des artistes dans la science de la transmission.

Nous entrons là dans le domaine de la personnalité.

Il y a plusieurs méthodes pour faire profiter son entourage de la gêne qui nous ballonne les tripes.

Prenons en premier lieu la personne franche qui, sans fausse honte lance dans l'atmosphère son gaz sonore qui ne laisse aucun doute sur l'origine. Suivant le degré d'entraînement et la maîtrise qu'elle possède sur l'orifice d'échappement, elle arrive à ponctuer son soulagement sous la forme d'une grosse bulle sonore ou de pointillés plus ou moins espacés, aux sonorités différentes dont l'articulation des sons démontre le degré de perfection atteint par l'auteur. En général le bruitage ne draine pas d'odeur derrière lui, l'accent ayant été mis sur l'impact auditif, bien que les personnes présentes n'apprécient pas toujours cette ambiance musicale que certaines qualifient de mauvais goût(sic). Mais un fait est sûr : le fautif se désigne tout seul.

Examinons le cas de ceux qui, soit veulent surprendre, soit par tempérament veulent passer inaperçus. C'est là où les sourds peuvent « bénéficier » de la situation malgré leur handicap.

Dans une atmosphère normale on se sent entouré subitement d'effluves nauséabondes alors qu'aucune pression sonore n'a déchirée le milieu environnant. Le responsable, caché par son incognito, au même titre que les autres, suspecte par un regard son voisin alors que celui-ci, innocent, cherche d'un coup d'œil à découvrir l'auteur du méfait. Les doutes s'installent alors que le responsable, content de lui peut être fier d'avoir pu se soulager sans être incriminé pour le désagrément qu'il a provoqué en toute impunité. Il y a aussi des personnes qui ne peuvent contrôler leurs réactions.

Malgré leur retenue le besoin se fait si urgent qu'elles sont incapables d'enrayer le dégagement intensif d'un vent turbulent et têtu dont l'onde incontrôlable peut ou pas être accompagnée d'odeur. Généralement confuses ou rougissantes, elles s'excusent timidement pour avoir perturbé par mégarde ou par impuissance un climat jusque-là calme et inodore.

On dit souvent que tant qu'il y a un pet il y a vie. Profonde erreur. Lorsque la vie s'échappe d'un corps, le pet peut être toujours vivace. Certes il est moins virulent puisque lui aussi va vers l'extinction. Comme pour dire qu'il a le dernier mot, alors que le corps inerte gît dans sa dernière posture, il va dans un dernier élan s'exiler de son enveloppe charnelle, entraînant avec lui le dernier soubresaut d'une vie déjà défunte.

Ce gaz d'une façon ou d'une autre doit s'échapper des entrailles originelles afin de soulager le corps qui subit ses assauts douloureux. Quelle que soit la méthode employée pour rejeter ce gêneur il faut à tout prix s'en débarrasser. Tant pis si l'entourage profite des conséquences de cette expulsion bienfaisante.

Aucune solution n'a pu être envisagée pour contre-carrer ce phénomène car aucun parapet n'existe encore.

La seule possibilité est la retenue mais dans ce cas précis il n'y a pas pet.

Montauban, 1994

Je pousse un peu plus loin mon analyse. Je me suis donc plongé dans un dictionnaire datant de 1870. Il définit ainsi le mot pet :

« C'est un vent qui sort du corps par en bas avec bruit »

Observation : Il semble oublier qu'il y a des fuyants silencieux et insidieux. Il précise en outre qu'il faut éviter d'employer ce mot.

Selon le Larousse de notre époque il s'agit d'un gaz qui sort de l'anus avec bruit (Même remarque que ci-dessus) Pour lui aussi le mot pet est vulgaire. Il est étonnant qu'en France on n'appelle pas un chat un chat. Dans le cas présent on se sert de synonymes pour éviter le mot de base.

Un peu d'humour

Dans une formule qui est parvenue jusqu'à nous on cite parfois les pets de Dame Okes. Quant à moi je préfère les pets de nonne.

On a su réaliser le paratonnerre, le parapente, le parasol, le parapluie, le parachute mais on n'a pas encore éventé le parapet. Comme vous le voyez je plonge dans une philosophie que personne n'a encore abordée. Il faut donc reconnaître que je suis apte à supporter les pets d'académicien.

L'ode hypocrite⁹

L'on dit souvent que partir c'est mourir un peu.
Et l'ont dit que ce sont les meilleurs qui s'en vont.
En ce qui me concerne c'est pour vivre mieux
Que je prends les devants pour garder ma raison.

S'il faut attendre d'avoir l'âge vénérable
Attendre à notre tour que la retraite sonne,
Compter les jours dont nous ne sommes pas comptables
Il est certain qu'à nos oreilles la mort résonne.

Il se pourrait que l'âge apporte la sagesse
Mais il n'est pas sûr que tous les vieux soient sages.
Et beaucoup de partants n'ont pas comme maitresse
La beauté qu'on leur donne en fin de leur passage.

Les discours du départ ont beau être flatteurs
Les éloges décrits ne sont pas pour autant
Le reflet de l'image ou le révélateur
Que l'on colle en public sur le dos des partants.

Si tous les meilleurs s'en vont à chaque départ
Que reste-t-il alors pour tous ceux qui attendent ?
Prendre la place libre avant qu'il ne soit trop tard
En regardant tous les autres qui se pourfendent ?

⁹ Ce poème n'ayant pas de titre, je me suis permis d'en choisir un.

Il eut été à mon sens bien plus raisonnable
De prendre en considération en temps normal
Les qualités peintes dans le jet discutable
D'un discours pompeux et en somme toute banal.

J'ai préféré de loin en ce qui me concerne,
Eviter ce flot de propos élogieux
Où entre les partants rien ne discerne
Tous sont bons alors qu'ils auraient pu être mieux.

Le travail bien fait mérite bien sûr
D'être valorisé par des remerciements.
Il aurait été mieux que dans la procédure
La notation serve d'encouragement.

Que les départs soient contraints ou envisagés,
Il est naturel de retracer un parcours
Tout en évitant de grossir les qualités
Où personne n'est dupe tout au long du discours.

Bien souvent tardive cette reconnaissance
Laisse dans la bouche une certaine amertume
Volonté de plaire ou alors bienveillance,
Il faut laisser faire puisque c'est la coutume.

Montauban, juin 1996

Ce texte a été écrit quand j'ai décidé de prendre au moins une année de liberté. J'ai voulu faire une ambiance détestable et je n'ai pas envie en partant de subir un discours de départ où l'hypocrisie est la maîtresse d'un texte où seuls les quelques amis font semblant d'écouter et où les applaudissements marquent une conclusion, prélude à un «pot» pris sur les lieux de travail.

À l'eau Cousine

À la lecture de ton compte rendu,
Je me pose beaucoup de questions.
Je me demande si j'ai bien lu
Si j'ai bien compris le contexte de l'opération.

Est-ce que thalassothérapie n'est pas un mot déguisé
Pour camoufler un fait d'une autre envergure ?
Faut-il comprendre comme pour les baptisés
Que l'eau peut nous rendre plus purs ?

Je ne fais que citer quelques phrases.
En soulignant les passages me servant de base.

« On se retrouve à la recherche de son alter ego »
En précisant « une déferlante de plaisirs »
Est-ce un lupanar ou une thalasso ?
Faut-il rêver ou faut-il en rire ?

Bien sûr, comme d'habitude, je plaisante.
Il m'est bien agréable de voir que cet essai est une réussite.
Que la soixantaine peut être si l'on veut, être rassurante
Il faut de l'eau pour une belle plante. N'est-ce pas Marguerite ?

Réponse faite à Anne-Marguerite Brun, qui raconte enthousiasme son expérience de Thalassothérapie.

J'aurais pu écrire ma prose en alexandrins. Il m'aurait fallu compter les pieds. Comme les miens sont noirs je n'aurais pu enluminer mes propos par mon accent et mes mains. Alors sans vers et contre tous je reste sur ma position pour éviter de parler en vers moulus nappés d'une bonne sauce. Il ne faut pas me tirer les vers du nez pour une simple plaisanterie.

Je te laisse donc avec ton verre de tisane sans sucre. J'aurais préféré le même récipient avec de la bière. À chacun son ver(re) soi.

Montauban, mars 2009

Joyeux anniversaires¹⁰

Toc-Toc

Toc-toc ! Eh oui ! C'est moi que v'là.
C'est encore toi qui es là ?
Eh oui. Une année ça passe si vite.
On n'se rend pas compte mais tout se précipite.
Je m'excuse je ne sais faire que des additions.
Une année rajoutée au reste c'est une opération.
Qui n'arrange personne même si tu n'y peux rien.
Si ce n'est tout prendre ce qui arrive en bien.
Il ne faut pas rêver c'est chacun son tour.
Si je le pouvais j'allongerais ton parcours.
En te donnant quelques années pour te rajeunir.
Mais sans moi tu as encore (SDLV¹¹) quelques années à venir.
Comme chaque fois je fais un petit tour régulier.
À date précise, juste pour faire voir que je n'ai pas oublié.
Je ne suis pas venu pour assombrir ton horizon ;
Mais te dire que les années précédant les ans qui ont encore du bon.
Je te laisse sur ce, aller à tes affaires.
En te souhaitant, bien sûr un bon anniversaire.

2009

¹⁰ Les titres des trois poèmes de la section « Joyeux Anniversaire » ont été choisis par mes soins car aucun de ces textes ne comportait de nom.

¹¹ « Si Dieu Le Veut », expression couramment utilisée par mon grand-père, traduction littérale de l'expression musulmane « Inch'Allah ».

L'horloge du temps

Bon an, mal an, il faut sauter la marche
Ne pouvant arrêter le temps qui court
Il faut le prendre comme il vient pour passer sous l'arche
Des ans jalonnant notre solitaire parcours
Chaque année inexorablement
Arrive toujours à la même date
Où l'horloge de la vie marque le temps,
Superposant les jours comme le font sur la roche les strates.
C'est donc le moment puisque l'heure a sonné
De venir te souhaiter un bon anniversaire
En espérant que ma modeste pensée
Puisse, à défaut de cadeau, te satisfaire.

Souffle de bonheur

Tiens ! Encore une année qui frappe à la porte.
Il n'y a pas de crainte que le vent l'emporte.
Toujours au rendez-vous elle est encore présente.
Quel que soit le temps, qu'il pleuve ou qu'il vente.
Toujours exacte sans que l'on puisse l'arrêter
Et comme chaque année on ne peut l'éviter.
N'ayant pas les moyens de s'opposer au temps.
On est obligé de suivre le sens du vent.
Si l'inévitable est une fatalité
Il faut prendre le bon bout de la destinée.
Qui permet, si possible de fêter dans la joie
Ce jour particulier qui guide notre voie.
Alors si tu le veux, pour conclure cette affaire
Je t'offre tous mes vœux pour ton anniversaire.

2008

Une année de plus en moins

Chaque année, il n'y a pas de doute
Arrive à la même date, inexorablement,
Le passage obligé se situant sur notre route
En signalant l'accumulation des ans.
Un an de plus en moins
Ou un an de moins en plus ?
De se casser la tête il n'est pas besoin
Pour résoudre ce genre de rébus.
On doit prendre ce que l'on nous donne
Et essayer de faire avec ce qu'il reste
Du mieux possible, pour que personne
Ne vienne troubler cette loi funeste
Qui ponctue chaque année, le même jour
Quel que soit le signe que l'on met,
La marque d'un impossible retour.
Autant laisser en arrière les regrets.
Il n'y a qu'un vœu que je puisse faire
Quand une année aux autres vient s'ajouter.
C'est d'avoir la possibilité pour les futurs anniversaires
D'être encore en vie pour pouvoir en souhaiter.
Je profite donc du moment présent
Afin de marquer cette journée particulière
Pour te souhaiter comme disent les marins « Bon Vent »
En se donnant rendez-vous au prochain anniversaire

2007

Il ne faut pas chercher dans les textes qui suivent, que je baptise pompeusement poèmes, une quelconque perfection dans le maniement des vers. Les phrases qui se veulent être semblables à des alexandrins sont parfois bancales.

Ces lignes ne sont que le reflet de la vision :

- D'un jeune homme devant un monde qui s'ouvre à lui ;
- D'un mari qui se heurte à une vie conjugale peu harmonieuse ;
- D'un père peu présent du fait de la séparation du couple.

Je les ai écrites à des moments précis, motivé par des faits ponctuels :

- Surpris par une découverte ;
- Déçu par une réaction ;
- Attristé par une nouvelle ;
- Furieux suite à une querelle ;
- Peiné par une incompréhension ;
- Poussé parfois par du vague à l'âme.

J'ai essayé de transcrire mes sentiments, voire ressentiments, ne pouvant dialoguer, sur du papier qui ressemble quelque part à un miroir de l'esprit ou à un confident et qui a l'avantage d'être plus conservateur que la mémoire.

Quels que soient les événements qui ont traversé ma vie, on remarquera qu'il n'y a aucune noirceur dans mes propos et qu'aucune rancune ne vient assombrir les tableaux.

L'ensemble forme un document qui laisse suinter une partie de ma personnalité.